MARCELLE BENHAMOU

DANS LES YEUX DU CAVALIER BLEU

CARNIER DE MISÈRE

2016, acrylique sur sac en toile, dyptique 1,20 x 1,10 m

Crier malheur, crier détresse, crier délire,
crier tout ce ce qui crie à ce moment et qui veut se jeter au dehors.
Henri Michaux, Passages, 1937-1950

Ils l'appelèrent Der des Ders,
la dernière des dernières, ils y crurent.
Ils se trompèrent.
Le monde n'a jamais connu autant de conflits armés.
Ce travail est dédié aux hommes qui, aujourd'hui encore, vivent sous le poids des bombes.
Marcelle Benhamou, juin 2016

Trente morts de trop ? Mais qui donc compte les morts devant la victoire ? Il est hors de doute que les pères, et même les mères, étaient résolus à y mettre le prix. Et comme disait ce large bourgeois : "C'est un principe premier qu'à la guerre on tue des hommes". Il est clair que si ce principe était universellement refusé, il n'y aurait pas de guerres. Vous demandez comment les choses iraient. Je n'en sais rien.
La paix n'a jamais été essayée.
Alain, Vingt propos sur la guerre, 1936

Il y a un tableau de Klee qui s'appelle Angelus Novus. Un ange y est représenté qui a l'air sur le point de s'éloigner de quelque chose sur quoi son regard est fixé. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche est ouverte et ses ailes sont déployées. L'ange de l'histoire doit avoir cet air-là. Il a tourné la face vers le passé. Où une chaîne d'événements apparaît devant nous, il ne voit qu'une unique catastrophe qui sans relâche accumule ruines sur ruines et les catapulte à ses pieds. Il voudrait bien rester, réveiller les morts et recoller les morceaux. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, et elle est si forte que l'ange ne peut plus les refermer. Cette tempête le chasse irrésistiblement dans l'avenir auquel il tourne le dos, pendant que l'accumulation de ruines devant lui grandit jusqu'au ciel. Ça, c'est ce que nous appelons le progrès, cette tempête.
Walter Benjamin, Thèses sur le concept d'histoire, 1940

Et puis, en 1914, après un demi-siècle de paix, que savaient de la guerre les grandes masses ? Elles ne la connaissaient pas. Elle restait une légende et c'est justement cet éloignement qui l'avait faite héroïque et romantique. On la voyait toujours dans la perspective des livres et des lectures scolaires et des tableaux des musées : d'éblouissantes attaques de cavaliers en uniformes resplendissants; la balle mortelle frappait toujours en plein coeur ; toute la campagne était une foudroyante marche à la victoire : "Nous serons de retour à la maison pour Noël", criaient à leur mère, en riant, les recrues de 1914. Qui au village ou à la ville, se souvenait encore de la "véritable" guerre ? Tout au plus quelques vieillards qui, en 1866, avaient combattu contre les Prussiens... et que cette guerre avait été rapide et lointaine, qu'il s'y était versé peu de sang ! Une campagne de trois semaines. Une rapide excursion en pays romantique, une aventure sauvage et virile... C'est dans ces couleurs que la guerre se peignait en 1914 dans l'imagination de l'homme du peuple.
Stefan Zweig, Le monde d'hier, 1944

Dans le procès du passé devant l'avenir, les mémoires contemporains sont les témoins, l'histoire est le juge, et l'arrêt est presque toujours une iniquité, soit par la fausseté des dépositions, soit par leur absence ou par l'ignorance du tribunal. Heureusement, l'appel reste à jamais ouvert, et la lumière des siècles nouveaux, projetée au loin sur les siècles écoulés, y dénonce le jugement des ténèbres.
Auguste Blanqui, l'Éternité par les astres, 1973

CARNIER DE MISÈRE

20016, acrylique sur sac en toile, 2 x 1,25 m

Comme il est difficile de penser à ce qu'ils ont été, aux hommes qui, il y a un an, marchaient dans une rue, hersaient la terre, ou écrivaient dans un bureau ! Le présent est trop aigu. Nous ignorons leur passé. Et leur avenir, existe-t-il ? Dans la majesté tragique de l'heure, je contemple ces victimes innocentes, et je pense qu'auprès d'eux on a honte de vivre et de respirer librement. Pauvres, pauvres frères ! que pourrait-on faire pour vous, qui ne soit insuffisant, indigne, médiocre ?
Georges Duhamel, Vie des Martyrs, 1917

Ce n'est donc avec la seule hypothèse de la polarité entre mémoire individuelle et mémoire collective qu'il faut entrer dans le champ de l'histoire, mais avec celle d'une triple attribution de la mémoire : à soi, aux proches, aux autres.
Paul Ricoeur, La Mémoire l'Histoire l'Oubli, 2000

Le sac du soldat, c'est la malle et même c'est l'armoire.
Et le vieux soldat connaît l'art de l'agrandir quasi miraculeusement par le placement judicieux de ses objets et provisions de ménage. En plus du bagage réglementaire et obligatoire - les deux boîtes de singe, les douze biscuits, les deux tablettes de café et les deux paquets de potage condensé, le sachet de sucre, le linge d'ordonnance et les brodequins de rechange - nous trouvons bien moyen d'y mettre quelques boîtes de conserve, du tabac, du chocolat, des bougies et des espadrilles, voire du savon, une lampe à alcool, et de l'alcool solidifié et des lainages. Avec la couverture, le couvre-pieds, la toile de tente, l'outil portatif, la gamelle et l'ustensile de campement.,il grossit, grandit et s'élargit, et devient monumental et écrasant.
Henri Barbusse, Le Feu, 1916

Ma chère mère,
Par quel miracle suis-je sorti de cet enfer, je me demande encore bien des fois s'il est vrai que je suis encore vivant, pense donc, nous sommes montés mille deux cents et nous sommes redescendus trois cents ; pourquoi suis-je de ces trois cents qui ont eu la chance de s'en tirer, je n'en sais rien, pourtant j'aurais dû être tué cent fois, et à chaque minute, pendant ces huit longs jours, j'ai cru ma dernière heure arrivée. Nous étions tous montés là-haut après avoir fait le sacrifice de notre vie, car nous ne pensions pas qu'il fût possible de se tirer d'une pareille fournaise.
Oui, ma chère mère, nous avons beaucoup souffert et personne ne pourra jamais savoir par quelles transes et quelles souffrances horribles nous avons passé.
A la souffrance morale de croire à chaque instant la mort nous surprendre viennent s'ajouter les souffrances physiques de longues nuits sans dormir : huit jours sans boire et presque sans manger, huit jours à vivre au milieu d'un charnier humain, couchant au milieu des cadavres, marchant sur nos camarades tombés la veille.
Nous avons tous bien vieilli, ma chère mère, et pour beaucoup, les cheveux grisonnants seront la marque éternelle des souffrances endurées ; et je suis de ceux-là.
Est-ce un bonheur pour moi d'en être réchappé ?
Je l' ignore mais si je dois tomber plus tard, il eût été préférable que je reste là-bas.
Gaston Biron, Lettres à sa mère, 25 mars 1916, après Verdun

PAYSAGES DES LAMBEAUX

2016, installation, série de 30, acrylique sur toile de jute, 1,25 x 1,10 m

Paysages paisibles ou désolés
Paysages de la route de la vie plutôt que de la surface de la Terre
Paysages du Temps qui coule lentement, presque immobile et parfois comme en arrière
Paysages des lambeaux, des nerfs lacérés, des saudades
Paysages pour couvrir les plaies, l'acier, l'éclat, le mal, l'époque, la corde au cou, la mobilisation
Paysages pour abolir les cris
Paysages comme on se tire un drap sur la tête
Henri Michaux, Peintures, 1939

PAYSAGES DES LAMBEAUX

2016, installation, série de 30, acrylique sur toile de jute, 1,25 x 1,10 m, détails

L'officier ordonna d'ouvrir le feu. Il présumait que derrière ce leurre se dissimulait une attaque d'envergure. C'était sans doute la première fois qu'on cherchait à tuer le vent. La fusillade libéra les esprits sans freiner la progression de l'immense nappe bouillonnante, méthodique, inexorable. Et, maintenant qu'elle était proche à les toucher, levant devant leurs yeux effarés un bras dérisoire pour s'en protéger, les hommes se demandaient quelle cruauté on avait encore inventée pour leur malheur.

Les premiers filets de gaz se déversèrent dans la tranchée.
Voilà. La Terre n'était plus cette uniforme et magnifique boule bleue que l'on admire du fond de l'univers. Au-dessus d'Ypres s'étalait une horrible tache verdâtre. Oh, bien sûr, l'aube de méthane des premiers matins du monde n'était pas hospitalière, ce bleu qu'on nous envie, lumière solaire à nos yeux diffractée, pas plus que nos vies n'est éternel. Il virera selon les saisons de la nature et l'inclémence des hommes au pourpre ou au safran, mais cette coloration pistache le long de l'Yser relevait, elle, d'une intention maléfique. Maintenant, le brouillard chloré rampe dans le lacis des boyaux.
Jean Rouaud, Les champs d'honneur, 1990

La terre même s'essayait à des gestes moins lents avec sa grande pâture de fumier. Elle palpitait comme un lait qui va bouillir. Le monde, trop engraissé de chair et de sang, haletait dans sa grande force. Au milieu des grosses vagues du bouleversement, une vague vivante se gonflait ; puis, l'apostume se fendait comme une croûte de pain. Cela venait de ces poches où tant d'hommes étaient enfouis. La pâte de chair, de drap, de cuir, de sang et d'os levait. La force de la pourriture faisait
éclater l'écorce.
Jean Giono, Le Grand Troupeau, 1931

Je ne peux pas oublier la guerre. Je le voudrais. Je passe des fois deux jours ou trois sans y penser et brusquement, je la revois, je la sens, je l'entends, je la subis encore. Et j'ai peur. Ce soir est la fin d'un beau jour de juillet. La plaine sous moi est devenue toute rousse. On va couper les blés. L'air, le ciel, la terre sont immobiles et calmes. Vingt ans ont passé. Et depuis vingt ans, malgré la vie, les douleurs et les bonheurs, je ne me suis pas lavé de la guerre. L'horreur de ces quatre ans est toujours en moi. Je porte la marque. Tous les survivants portent la marque.
Jean Giono, Refus d'obéissance, 1937

PAYSAGES DES LAMBEAUX

2016, installation, série de 30, acrylique sur toile de jute, 1,25 x 1,10 m

Nous dîmes adieu à toute une époque
Des géants furieux se dressaient sur l'Europe
Les aigles quittaient leur aire attendant le soleil
Les poissons voraces montaient des abîmes
Les peuples accouraient pour se connaître à fond
Les morts tremblaient de peur dans leurs sombres demeures
Guillaume Apollinaire, La petite auto, 1914

J’AI TANT VOULU PARTIR

2015, installation, série de 100, acrylique sur papier, 0,70 x 1,45 m

Les longs après-midi couleur de cendre, le vent, les trois mers et l’océan aboyant à la mort, la souffrance des êtres, de la terre et des eaux, les mille appels, les mille douleurs du monde dans les tenailles et sur l’enclume, il les portait maintenant en lui

René Arcos, Le mal, 1914-1917

Il fait lourd, une chaleur énervante et malsaine. Je m’aperçois que nous respirons dans un charnier.

Il y a des cadavres autour de nous, partout. Un surtout, épouvantable, duquel j’ai peine à détacher mes yeux : il est couché près d’un trou d’obus. La tête est décollée du tronc, et par une plaie énorme qui bée au ventre, les entrailles ont glissé à terre ; elles sont noires. Près de lui, un sergent serre encore dans sa main la crosse de son fusil ; le canon, le mécanisme doivent avoir sauté au loin. L’homme a les deux jambes allongées, et pourtant un de ses pieds dépasse l’autre : la jambe est broyée. Tant d’autres ! Il faut continuer à les voir, à respirer cet air fétide, jusqu’à la nuit.

Le soleil croule dans ces masses énormes, qui tout de suite se colorent d’une teinte sanglante, chargée, pauvre de lumière et comme stagnante. Cette fin de jour est morne et tragique. L’approche de la nuit pèse sur mes reins. Dans l’obscurité qui gagne, la puanteur des cadavres s’exacerbe et s’étale.

Je suis assis au fond de la tranchée, les mains croisées sur mes genoux pliés ; et j’entends devant moi, derrière moi, par toute la plaine, le choc clair des pioches contre les cailloux, le froissement des pelles qui lancent la terre, et des murmures de voix étouffées. La nuit nous enveloppe, ils ne nous voient pas : nous pouvons enterrer nos morts.

Au fond de la tranchée, je frotte une allumette, et, dans le court instant qu’elle brûle, j’entrevois un portefeuille usé, un porte-monnaie de cuir, une plaque d’identité attachée à un cordon noir. Une autre allumette : il y a dans le portefeuille la photographie d’une femme qui tient un bébé sur ses genoux : j’ai pu lire le nom gravé en lettres frustes sur la médaille de zinc. Encore une allumette : il y a quelques pièces d’argent, quelques sous dans ce porte-monnaie, et puis un bout de papier sale et froissé. Un reste de lueur. Je lis : “Gonin Charles, employé de chemin de fer. Classe 1904 ; Soissons.” L’allumette s’éteint.

Maurice Genevoix, Ceux de 14, Sous Verdun, “Mercredi 9 septembre” , 1916

J’AI TANT VOULU PARTIR

2015, installation, série de 100, acrylique sur papier, 0,70 x 1,45 m

Je sais parce que je le dis
Que ma colère a raison
Le ciel a été foulé la chair de l’homme
A été mise en pièces
Glacée soumise dispersée
Je veux qu’on lui rende justice
Paul Eluard Poésie ininterrompue, 1946

Entre tous mes tourments entre la mort et moi
Entre mon désespoir et la raison de vivre
Il y a l’injustice et ce malheur des hommes
Que je ne peux admettre il y a ma colère

Il y a les maquis couleur de sang d’Espagne
Il y a les maquis couleur du ciel de Grèce
Le pain le sang le ciel et le droit à l’espoir
Pour tous les innocents qui haïssent le mal

La lumière toujours est tout près de s’éteindre
La vie toujours s’apprête à devenir fumier
Mais le printemps renaît qui n’en a pas fini
Un bourgeon sort du noir et la chaleur s’installe

Et la chaleur aura raison des égoïstes
Leurs sens atrophiés n’y résisteront pas
J’entends le feu parler en riant de tiédeur
J’entends un homme dire qu’il n’a pas souffert

Toi qui fus de ma chair la conscience sensible
Toi que j’aime à jamais toi qui m’as inventé
Tu ne supportais pas l’oppression ni l’injure
Tu chantais en rêvant le bonheur sur la terre

Tu rêvais d’être libre et je te continue.
Paul Ellard, Dit de la force de l’amour, Après, Poèmes politiques, 1948

J’AI TANT VOULU PARTIR

2015, installation, série de 100, acrylique sur papier, 0,70 x 1,45 m

C’était un temps déraisonnable
On avait mis les morts à table
On faisait des châteaux de sable
On prenait les loups pour des chiens
Louis Aragon, Le Roman inachevé, 1956

J’ai tant voulu partir
Loin des sifflements du mensonge passé
Et du cri constant des vieilles terreurs,
Devenant plus atroce à fur et à mesure que le jour
Passe par-dessus la colline dans la mer profonde
J’ai tant voulu partir
Loin du rituel des salutations
Car il y a des fantômes dans l’air
Et des échos de fantômes sur la page
Et le tonnerre des appels et des notes.
J’ai tant voulu partir mais j’ai peur.
Quelque vie, pas encore usée, pourrait exploser
Hors du vieux mensonge brûlant sur le sol
Et, crépitant dans l’air, me laisser à moitié aveugle.
Jamais dans la peur primale de la nuit,
La séparation du chapeau des cheveux,
Les lèvres serrées devant la radio,
Je ne tomberai sous la plume de la mort.
Et donc je ne m’inquiète pas de mourir,
Moitié usage et moitié mensonge.

I have longed to move away
From the hissing of the spent lie
And the old terror’s continual cry
Growing more terrible as the day
Goes over the hill and into the deep sea;
I have longed to move away
From the repetition of salutes,
For there are ghosts in the air
And ghostly echoes on paper,
And the thunder of calls and notes.
I have longed to move away but am afraid;
Some life, yet unspent, might explode
Out of the old lie burning on the ground,
And, crackling into the air, leave me half-blind.
Neither by night’s ancient fear,
The parting of hat from hair,
Lips pursed at the receiver,
Shall I fall to death’s feather.
By these I would not care to die,
Half convention and half lie.
Dylan Thomas, 25. Poems, 1936

J’AI TANT VOULU PARTIR

2015, installation, série de 100, acrylique sur papier, 0,70 x 1,45 m

Tu n’en reviendras pas toi qui courais les filles
Jeune homme dont j’ai vu battre le cœur à nu
Quand j’ai déchiré ta chemise et toi non plus
Tu n’en reviendras pas vieux joueur de manille

Qu’un obus a coupé par le travers en deux
Pour une fois qu’il avait un jeu du tonnerre
Et toi le tatoué l’ancien légionnaire
Tu survivras longtemps sans visage sans yeux

Comment vous regarder sans voir vos destinées
Fiancés de la terre et promis des douleurs
La veilleuse vous fait de la couleur des pleurs
Vous bougez vaguement vos jambes condamnées

Déjà la pierre pense où votre nom s’inscrit
Déjà vous n’êtes plus qu’un mot d’or sur nos places
Déjà le souvenir de vos amours s’efface
Déjà vous n’êtes plus que pour avoir péri...
Louis Aragon, Le Roman inachevé, 1956

Un tel désir de mourir et une telle soif de sacrifice ne se sont jamais emparés de l’humanité comme aujourd’hui. La discipline n’est en fait que l’organisation de cette impulsion, de cet empressement vers la mort. Les blessures sont des désillusions: le moi s’éveille et remarque qu’il n’a rien gagné, mais qu’il a perdu un doigt ou un bras stupide. Tel est le drame satirique de la grande tragédie. Mais les morts, eux, sont indiciblement heureux.
Pourquoi la vérité la plus simple se dissimule-t-elle constamment derrière une apparence multiple ?
Il n’est rien de plus affligeant, de plus déroutant pour l’esprit que de parler de la guerre, et il est, de toute façon, impossible de parler d’autre chose, cela ressemble à une conversation d’aliénés, purement fictive — la guerre elle-même est une énigme insoluble que le cerveau humain a lui seul inventée mais qu’il est bien incapable de penser jusqu’au bout.
Franz Marc, Lettres du front, 1914-1916
Peintre, co-fondateur avec Kandinsky du mouvement expressionniste allemand Le Cavalier Bleu,
mort à Verdun en 1916

Textes :
Alain, Vingt propos sur la guerre, 1936
Guillaume Apollinaire, La petite auto, 1914
Louis Aragon, Le Roman inachevé, 1956
René Arcos, Le mal, 1914-1917
Henri Barbusse, Le Feu, 1916
Walter Benjamin, Thèses sur le concept d'histoire, 1940
Auguste Blanqui, l'Éternité par les astres, 1973
Gaston Biron, lettre à sa mère, 1916
Georges Duhamel, Vie des Martyrs, 1917
Paul Eluard, Poésie ininterrompue,1946
Paul Eluard, Dit de la force de l'amour, Après, Poèmes politiques, 1948
Maurice Genevoix, Ceux de 14, Sous Verdun, 1916
Jean Giono, Le Grand Troupeau, 1931
Jean Giono, Refus d'obéissance, 1937
Franz Marc, Lettres du front, 1914-1916
Henri Michaux, Passages, 1937-1950
Henri Michaux, Peintures, 1939
Paul Ricoeur, La Mémoire l'Histoire l'Oubli, 2000
Jean Rouaud, Les champs d'honneur, 1990
Dylan Thomas, 25. Poems, 1936
Stefan Zweig, Le monde d'hier, 1944

Crédit photographies et conception graphique : Marcelle Benhamou
Edition : www.spirit-communication.com
1000 exemplaires, juin 2016

Catalogue édité en collaboration avec la Galerie Jean Louis Mandon (Lyon)
à l'occasion de l'exposition de Marcelle Benhamou
"Dans les yeux du cavalier bleu"
du 7 juin au 3 juillet 2016

Marcelle Benhamou
46, rue Barrier
69006 Lyon France
(33) 676613503
www.marcellebenhamou.com
marcelle@ marcellebenhamou.com